

Chapitre douzième

Squares, Parcs et Jardins publics

Ah ! cher ami Deshayes, peintre délicat et raffiné des jardins d'Alger, on ne comparera point nos parcs à vos modèles multicolores et parfumés. Qui s'avisera jamais de tenter même un parallèle entre le Jardin Botanique et votre jardin d'essai ; entre le Parc Josaphat et votre Parc de Galland ?

Merveilles végétales, pourtant, à des titres divers ; elles constituent chez vous un ornement et chez nous, on les nomme, pour leurs fonctions utilitaires, les poumons de la cité moderne. C'est une différence appréciable, déjà.

Dans Alger, la Blanche, si chère à mon cœur, grâce à vous, ces jardins et ces parcs participent à l'enchantement ensoleillé qui rend leur fraîcheur si douce. Ils complètent le charme, en été, de votre cité chaude, en figurant les oasis rapprochés et d'un accès facile où l'on se repose en s'éventant, au pied d'un ficus ou d'un palmier.

Ici en va-t-il peut-être autrement que dans cette région où la pluie n'est pas fréquente. Nous aimons les jardins et les parcs, mais les chérissons comme des fragments rares de la forêt séculaire

et ce n'est point tant l'ombre que l'air que nous y allons chercher et le sentiment de la liberté originelle que l'on ne trouve que parmi les arbres.

Jardins et parcs du Nord !

On y dénombre le chêne, le platane, le maronnier, le peuplier, le sorbier, le saule, espèces feuillues.

Avec ses larges feuilles, pleines et charnues, ses fleurs en chandeliers roses ou blancs, nous aimerons, vous aimerez avec moi les marronniers du printemps et spécialement, sans doute, ceux qui viennent nous prendre, à la place Stéphanie, pour nous conduire au Bois de la Cambre, l'antichambre luxueuse de la forêt de Soignes.

Le platane, qui s'écaille et laisse tomber ses feuilles larges comme la main, fait bien le long des vieilles avenues. On le tolérait encore, il y a quelques années, au cœur de la cité, comme une bête domestique et familière. Je comptais sur les doigts les platanes, en longeant la rue du Midi, lorsque j'étais petit garçon.

Dans les rues des faubourgs, on élève, aujourd'hui, les sorbiers et les petits acacias. Quand ils sont vigoureux et jeunes, on les coiffe comme des gamins, et garçons et garçonnnes, qui se ressemblent aujourd'hui, peuvent contempler, d'un œil fraternel, leurs petites têtes rondes.

A l'automne, les sorbiers se piquent de grappes rouges et des marchandes courent, de porte en porte, offrir les grives mortes et nues ; elles ne mangeront jamais plus les petits fruits écarlates

qui tombent tristes et inutiles comme les grains d'un chapelet brisé.

Le peuplier, fuseau sonore, ressemble à la jeune fille qui a poussé trop vite. Il ploie les épaules, comme s'il était gêné de dépasser en hauteur les arbres, ses voisins et congénères. Il en est dans les squares et dans les parcs, mais c'est encore là-bas, au delà de Zuen, dans les plaines qui s'étendent sur les rives de la Senne, qu'ils donnent le mieux son caractère, si spécial, à la campagne brabançonne. Ils sont à la terre belge, les peupliers, ce que les cyprès sont à l'Ombrie ; mais à la rigidité décorative de ceux-ci, ils opposent une souplesse qui répond aux courbes molles des vallons, aux arcs des sillons, à la courbure des passages et des emblavures.

L'orme, le frêne, le chêne font de la figuration, toujours fiers d'encadrer des espèces rares. Bien avisés, ils n'entendent jouer les premiers rôles que dans leur douaire : la Forêt.

Vous les aimeriez comme je les aime, M. Deshayes. Si vous veniez planter votre chevalet près du Rouge-Cloître, dans le parc de Tervueren ou auprès Boitsfort, et vous feriez, j'en suis sûr, de très poétiques variations sur ce mot qui demeure doux à nos oreilles, bien qu'il n'ait pas conquis droit de cité en France : « drève », rime riche à rêve.

Le saule, pleureur patenté des cimetières, prend aisément l'allure d'une danseuse et se drape dans ses voiles verts comme pour des chorégraphies étranges et graves. Regardez-le, s'il vous plaît

ainsi, le jour où vous péripatétiserez autour des étangs d'Ixelles. Son air d'esthète chevelu vous paraîtra peut-être d'un autre âge et vous serez sans doute tenté de le honnir comme un énergumène qui réciterait un poème de Lamartine, appuyé sur le capot d'une 40 chevaux. Ne vous hâtez pas de lui jeter la pierre qui ferait lever cent moineaux francs : cet esthète abrite, dans ses voiles, les dernières dryades.

Parcs, jardins publics et squares. La cité garde, dans le creux de ses paumes, un peu de la jeunesse du monde. Des jardiniers l'émondent, la disciplinent. Que je voudrais être le jardinier de la cité. Des architectes barbares ont créé ce terme qui identifie leur art spécialisé : l'urbanisme. Pour la plupart, ils aiment les parterres où alternent les saxyphrages et les géraniums ; les pensées et les bégonias. Ils n'admettent, en général, les arbres, que si ceux-ci ne doivent point cacher la façade qu'ils édifient. Ah ! que ces urbanistes consentent à devenir, en même temps, avec passion, des architectes de jardins et joignent à leur urbanisme un peu de simple urbanité et réservent davantage de place à la symphonie végétale plutôt qu'à ces jardins japonais minuscules que l'on introduit, maintenant, dans nos appartements.

Pauvres humains qui se contentent de jardins en miniature pendant qu'on se prépare à sacrifier les vrais jardins, ceux où l'on se promène et où l'on ne promène point que ses yeux.

Parc Royal de Bruxelles. En face le Palais du Roi ; ce seigneur garde des manières nobles, à la française. Quinconces, boulingrins, pièces d'eau, allées droites. C'est la discipline de Lenôtre et du Grand Siècle.

Le Louis XIV de la place de la Victoire, à Paris, porte une armure romaine sur son cheval cabré : c'est le style de l'époque.

Le Parc Royal joue ici son Versailles et, ma foi, ne s'en tire pas trop mal. C'est Zinner, inspecteur de la forêt de Soignes, qui fut chargé d'en dessiner le tracé sur l'emplacement, dernier vestige de la forêt de Soignes, qui fut sauvé par les ducs de Brabant, dès le XIII^e siècle.

Les travaux, commencés à la fin du XVIII^e siècle, requièrent plusieurs années. La grille ne fut placée qu'en 1849 et les bas-fonds, témoins augustes des échauffourées révolutionnaires de 1830, disparurent en 1904.

C'est Zinner, disions-nous, qui tira ces allées au cordeau et ce cordeau rejoignait celui de Guimard, architecte des immeubles voisins.

Il suffit d'imaginer le parc à vol d'oiseau, pour reconnaître combien l'amour pour la symétrie de l'architecte inspecteur de la forêt de Soignes, natif d'Autriche, a répondu au goût de la symétrie de l'architecte français.

Il y a lieu de tenir compte de certaines modifications qui vinrent, par la suite, rompre l'ordonnance géométrique de leurs conceptions jumelles. Mais ceci relève de soucis qui peuvent ne point appartenir au flâneur en quête, seulement, de

DÉCOUVERTE

jouir des perspectives aimables que lui offrent ces jardins si noblement entourés.

Rue Royale ; rue de la Loi ; rue Ducale ; place des Palais !

De l'allée centrale, en tournant le dos au Palais de la Nation, on découvre la rue de la Régence et le Palais de Justice. Zinner et Guimard ne s'attendaient pas à ce rapport architectural et social ; mais ils s'en seraient, sans doute, félicités, s'ils avaient pu le prévoir.

Dans le parc, comme à Versailles, des statues. Il en est de charmantes. La mythologie, renouvelée au XVIII^e siècle, sur le profil du Grand Roy et de ses favorites, y alterne avec l'histoire franque. Vénus, Flore et Pomone s'accrochent au voisinage d'Ambiorix, roi des Eburons, et de Vercingétorix, chef gaulois. Mais ceux-ci reconnaissent-ils là la forêt natale où ils tinrent Jules César en échec, dans ce parc si savamment dessiné ?

Près le bassin, en face le Palais de la Nation, une série d'Hermès et de bustes d'empereurs romains rappelle une antiquité plus ferme, moins poudrée.

Les enfants qui viennent, comme dans le Jardin du Luxembourg ou des Invalides, s'initier, sur le grand bassin, à la navigation à voile ou mécanique, passent indifférents devant ces visages sévères comme des pensums.

La version latine a gâté la majesté de ces grandes figures.

Inattendu, dans un bosquet proche la rue Ducale, s'érige le buste de Pierre-le-Grand. Il avait



MAISON DE BRUEGHEL, RUE HAUTE

DE BRUXELLES

été primitivement placé dans les bas-fonds du Parc, près d'une fontaine où, dit-on, le Czar de toutes les Russies vint se rafraîchir après un copieux dîner qu'il fit, le 16 avril 1717, à la Cour de Bruxelles. A la fois plus noble et plus triviale, l'inscription que l'on pouvait lire sur le bassin de cette fontaine était aussi plus véridique : « Pierre Alexiwitz, Czar de Moscovie, grand-duc, assis au bord de cette fontaine, en a ennobli les eaux du vin qu'il avait bu, le 16 avril 1717, à trois heures de l'après-midi. » *Et nunc erudimini...*

Si je pouvais obéir à mes préférences, — et qui m'en empêcherait, dans cette tournée poétique? — je me laisserais mener, par un chauffeur indolent, jusqu'aux confins de Schaerbeek, dans le Parc Josaphat dont la création est récente, mais dont l'agrément ne le cède en rien à son aîné symétrique et compassé.

Il est, celui-ci, taillé à l'anglaise, et ses chemins et ses courbes semblent suivre le pur caprice de deux petits étangs pittoresques. Agreste, vivace, imprévu, il touche, d'un côté, au boulevard Lambert, homme d'Etat grave et austère, et de l'autre au boulevard Voltaire. Bizarre pont de verdure qui unit ainsi, dans la gloire, deux mémoires augustes. Voltaire n'eût pu que sourire de voisiner avec un Belge illustre et de le regarder par dessus ce bocage.

Bruxelles n'a jamais pu s'offrir un jardin zoologique. Elle l'a tenté au siècle dernier. On montre, au Parc Léopold, quelques cages vides, ruines

et regrets. Les animaux nés sous les tropiques se laissent mourir dans ces caveaux humides et ces repaires pleins de brouillard.

Les édiles de Schaerbeek l'ont compris. Ils n'ont pas voulu imposer un suicide libérateur à de pauvres bêtes encagées et, modestement, judicieusement aussi, ils se sont contentés de quelques volatiles vivaces qui animent ces parages, les éclairent comme des fleurs. Faute d'autruches et d'ibis roses, ils ont adopté le canard, l'oie, le pigeon et la poule d'eau. C'est merveille de voir, dans les bosquets, les ramiers et les colombes s'ébattre, tandis que, lourds bateaux à palettes, sur la pièce d'eau, le canard pilet, le casarca roux et le siffleur de Chloé s'exercent à la vitesse et se poursuivent en bougonnant.

Le cygne blanc répond au cygne noir comme sur les timbres d'Australie. Manière de Trianon pour réjouir démocratiquement les ménagères du quartier, Mariés et Antoinettes, une ferme abrite quelques vaches qu'on mène à la pâture et le coin garde ainsi son parfum champêtre, tout surpris d'entendre couvrir le meuglement de ses ruminants par le son d'une trompe d'auto, ou s'agréments, en appogiature, d'une sonnerie de tramway.

Vallée de Josaphat. Vallée heureuse.

Lointains satellites des parcs, les squares tournent avec un gardien bénévole. Que la curiosité des promeneurs les découvre. Bassins, aiguères vertes et parfumées, ils lui fourniront, au prin-

temps, en été, l'eau lustrale qui efface, pendant un instant, la poussière des villes et le citadinisme, sorte de rouille.

Square Marie-Louise ; square de l'Industrie. Chacun d'eux, pour l'œil attentif, forme un petit monde, une oasis aussi différente de ses congénères que les oasis du sud algérien, aussi différentes que Biskra de Bou-Saada ; que Touggourt d'El Goléa. Royaumes où règnent les enfants. Ils sont les premiers à apprécier leur charme agreste, à obéir à leur appel.

A l'affût, sur un banc du boulevard, un jeudi après-midi, un jeudi ensoleillé, on regardera les bandes de petits Marolliens anémiques et dégoulinés, partir, la gourde au côté, la casquette sur l'oreille, vers le Bois de la Cambre et la forêt de Soignes, comme les hirondelles émigrent. Il faudra, de préférence, choisir la saison rousse où les chataignes mûrissent, ou celle encore vert tendre où, sous l'arbre secoué, les hannetons se laissent choir avec un bruit mat. Saison des hannetons couleur de noisette et des gamins de Marollie qui en nourrissent les moineaux. Saison des chataignes et des fênes dont les gamins de Marollie se nourrissent comme les moineaux. Ah ! ces moineaux, leurs frères, comme ils les connaissent. Perchés sur le bord d'une gouttière, ils les attendent patiemment. De retour en ville, la marmaille un instant distraite de ses jeux, accroupie ou couchée sur le trottoir, sort, un à un, les insectes lourds d'une méchante boîte de bobines dont le couvercle est percé de trous. Une gamine à la

DÉCOUVERTE

tresse serrée chante d'une voix aigre le refrain qui décidera la bestiole à ouvrir ses ailes et à s'ébattre :

Vole, vole, vole.
Mon père est à l'école,
Si tu veux pas, vole.

Mystère de la poésie populaire. Le hanneton comprend ; le moineau aussi. Les enfants chantent et le hanneton ouvre ses ailes.

Vole, vole, voöle,
Mon père est à l'école.

Le voilà qui prend son essor ; les enfants crient : *Mussche, Mussche, Mussche*. « Moineaux, moineaux, moineaux ». Et les moineaux arrivent.

Ils se livrent au plaisir de la chasse comme les présidents de la République eux-mêmes ; et gamins et fillettes leur servent de traqueurs. Voyez les moineaux à l'affût, ils ressemblent à d'importants parlementaires.

Ah ! jeunesse dorée des parcs, des squares et des jardins publics qui, pour vos jeux, ne demandez d'inspiration qu'à votre pur caprice si fugace, si éphémère, et qui prenez, à votre choix, dans l'arsenal de vos jouets, le cuirassé à moteur pour la pièce d'eau, le cerceau élégant comme un disque de bois d'olivier pour la course des chemins, ou la petite automobile que l'on manœuvre à la pédale, vous ne connaissez pas le rythme libre des jeux prolétaires. Mystérieux, il n'est guère deviné que par les boutiquiers des quartiers bas

DE BRUXELLES

et les marchands de bonbons qui habitent près les écoles communales. Eux seuls devinent, suivant le temps qu'il fait, quel jour d'automne marquera l'avènement régulier de la toupie en cœur de chêne ou en buis, petite pour les petits, comme une poire en bois brut pour les grands, avec une pointe acérée. Eux seuls savent quand la toupie que l'on manœuvre au fouet, et que l'on appelle *klaschdop*, succédera à la *pikkenotje*, morceau de fagot pointu aux deux bouts que l'on lance au vol avec une planchette de la largeur de la main ; eux seuls savent le moment où le pistolet à amorces se vend bien pour le jeu toujours en faveur de *gendarmen en dief* (gendarmes et voleurs), amorces rouges, dans une petite boîte d'un vert éteint, comme sur les vieilles images d'Epinal ; eux seuls savent comment il faut brûler les morceaux de bois dont on fait les *klakkers*, castagnettes oblongues que les petits voyous de la rue des Renards ou de la rue de la Prévoyance font rouler comme l'Argentina elle-même.

Ce rythme est régulier pour la marelle, pour le « bébé », comme disent les petites filles, le saute-mouton et « tire lire ». Mais ce sont jeux de rue qui ne se pratiquent à l'aise que sur le trottoir, aux entours des écoles du premier degré et non point dans les squares ni dans les parcs.

Qui recueillera les chansons naïves des fillettes qui dansent à la corde ou jouent au ballon ou se dénombrent pour jouer « cachette ». « Pot. Une poule sur un mur. A une main, à deux mains. Les catholiques s'en vont avec leur chapeau buse. »

DÉCOUVERTE

Musique simple de l'enfance ; rythme de leurs jeux primitifs.

Parc de Saint-Gilles. Autrefois, champ clos où se vidaient les querelles de la Marollie. Il était alors hirsute et broussailleux ; entouré de terrains vagues et de petites cultures, vallonné, mame-lonné, c'était le parc de banlieue. Les mains dans les poches, la casquette sur l'œil, c'était un mauvais garçon qui se plaisait à regarder, dans la grisaille, un panorama de Bruxelles enfumé par les vapeurs d'usine et la suie des chemins de fer, et s'imaginait respirer le vent du large. Faubourien mal élevé, il aimait manger, assis à la dure, le pistolet au jambon qu'il avait acheté deux sous, pas davantage, chez le charcutier de la chaussée de Waterloo près le parvis Saint-Gilles. La place du Parvis était encore exiguë et elle n'avait point été percée en cette manière de forum saugrenu qui a la forme d'un estomac. Une auberge de rouliers précédée d'une cour grillagée s'élevait là et un cabaret célèbre s'appelait *Le Lattis*. C'était le genre « fortifs bruxellois ». On dormait à la belle étoile, au parc de Saint-Gilles, et maintes belles firent aux dieux sylvestres, qui fumaient la cigarette à quatre sous le paquet, l'offrande de leur vertu.

Le parc de Saint-Gilles, depuis l'armistice, a gagné en savoir-vivre. Il s'habille à l'anglaise depuis que la bourgeoisie aisée a fait édifier, dans les rues voisines, des immeubles modernes.

Gracieux, peigné avec soin, il a perdu jus'au

DE BRUXELLES

souvenir de ses rouflaquettes et de ses espadrilles de gouape. Un philanthrope a augmenté son domaine. Le Parc Duden ajoute, à la flânerie populaire, le sentiment dominical de la propriété, qu'il peut se procurer à bon compte.

L'ouvrier et le petit bourgeois feront l'ascension, avec leur petite famille, de l'escalier d'un castel et en descendront comme des seigneurs. C'est ainsi que l'on évite les révolutions et que l'on embourgeoise le prolétariat, bougonneront les politiciens de gauche. Le sentiment de la propriété gonfle l'homme de contentement, ajoutera le sociologue. C'est un sentiment que l'on nomme, sous les cieus de l'Islam, la dilatation hebdomadaire. Elle se pratique encore à Uccle, au parc que l'on appelle « Wolvendael », près de l'endroit champêtre que l'on mutile chaque jour davantage, et que l'on nomme, d'une manière si pittoresque, le « Crabbeget ».

Il y a encore le square du Petit-Sablon et le Jardin Botanique. Square du Petit-Sablon. Le visiteur attentif aura tôt remarqué et les grillages et les statues de ce châton de bague. Bruxelles porte au doigt une émeraude savamment sertie et délicieusement travaillée. L'architecte Henri Beyaert fait plutôt, ici, figure de joaillier.

Toute la Belgique industrielle trouvera son emblème dans ce square, et son symbole qui demeure presque identique depuis le XVI^e siècle. Ce jardin date du XIX^e siècle, à son début, mais

DÉCOUVERTE

c'est bien le XVI^e siècle qu'il célèbre, laborieux et tragique.

Devant la vasque où leur sang coule, Lamoral, comte d'Egmont, et Philippe de Montmorency, comte de Hornes.

D'Egmont, lieutenant de Charles V, ne se résigna point à appuyer la politique de Philippe II ; il protesta contre les excès de l'Inquisition et, comme son ami de Hornes, le 5 juin 1568, il fut décapité devant la Maison du Roi. C'est ici que les âmes romantiques s'enthousiasmeront à la lecture de cette *Histoire* de Pirenne la plus véridique et la plus émouvante, des années tragiques qui charrient à la fois du sang et de l'or. Voici d'ailleurs les illustrations de cette époque brillante et émouvante, tout à la fois : Guillaume le Taciturne, prince d'Orange, stadhouder des républiques des Provinces unies ; Louis Van Bodeghem, architecte de la Maison du Roi ; Henri de Bréderode, compagnon du Taciturne et qui s'éleva, comme lui, contre la tyrannie de Sa Majesté très Catholique ; Corneille de Venenat, dit Floris, architecte du tabernacle de Léau et de l'Hôtel de Ville d'Anvers ; Rombaud Dodonée, le botaniste de Marie de Hongrie ; Gérard Mercator, géographe, cosmographe et mathématicien ; Jean de Locquenghien, bourgmestre et amman de la ville de Bruxelles ; le peintre Bernard Van Orley ; le géographe Abraham Ortelius et, enfin, Philippe de Marix de Sainte-Aldegonde.

Qui veut s'attarder encore en ce XVI^e siècle de



SQUARE DU PETIT-SABLON

DE BRUXELLES

l'humanisme et des persécutions religieuses pénétrera dans le jardin du Palais d'Arenberg, dit actuellement « Palais d'Egmont », voisin de cet hôtel de Culembourg rasé sur les ordres du duc d'Albe.

Au Jardin Botanique, un peu abandonné et même trop délaissé par les Bruxellois qui se piquent de bon goût, avec un rien d'imagination, on se figurerait transporté en un quelconque jardin suspendu. Créé par la Société royale d'horticulture, au début du XIX^e siècle, il fut vendu à l'Etat en 1870.

En partant de la serre centrale qui abrite les plantes aquatiques et où règne la *Victoria regia* qui étend sur l'eau ses larges plateaux de malachite, on pourra se croire transporté sous d'autres latitudes. Des arbres équatoriaux ont consenti à s'acclimater ici, entre la rue Royale Sainte-Marie et la gare du Nord ; et qui ignore peut-être l'ombre du catalpa, du magnolia et du palmier, pourra l'apprécier, en descendant à quelques mètres sous le niveau et le tumulte de la ville, cette mer contemporaine.

On y accède, comme en un aquarium. L'atmosphère en est presque semblable, si le silence s'y avère moins parfait. Au sommet, un bâtiment qui porte un toit bulbé, tel un cactus bizarre et, au fond, une pièce d'eau, reste, que les temps arides d'aujourd'hui n'ont pas encore séché, du fossé d'enceinte. Quel pont-levis pourrait relier ce passé à l'heure présente ?

DÉCOUVERTE

Touffes agrestes que Bruxelles garde avec soin, tels sont ses jardins, ses parcs et ses squares. Il en est encore un, pour les âmes sensibles qui préfèrent la Malmaison au Parc de Saint-Cloud et qui n'exigent point un grand espace pour prendre le départ dans le rêve, comme un avion bondit dans le bleu. Le Jardin du Palais des Académies, que se réservent quelques habitués, offre la jonquille, au printemps, et le géranium, en été, d'un ton toujours vif et comme épousseté. Tenu par quelque jardinier plus artiste encore que tout autre, il participe, sans la subir tout entière, à la rigueur du dessin que le Palais hier vétuste, écaillé, aujourd'hui admirablement requinqué, conserve inscrite dans ses lignes. C'est le réservoir d'un seigneur à binocle d'écaille qui se plaît à détailler une fleur et à passer une main voluptueuse sur le flanc d'un marbre ou d'un bronze, statue.

Ah ! Bruxelles, vous ne possédez point, sans doute, les jardins exotiques d'Alger la Blanche, les allées ombragées et gazouillantes des Jardins du Luxembourg avec leur fontaine de Médicis ; les Jardins Boboli, où la vie antique s'inscrit sur chaque gradin ; vous ne possédez pas Hyde Park, où le puritanisme s'ébroue et joue le faune pompéien ; ni les Jardins de l'Alcazar, arabesques multicolores ; mais les vôtres sont bien à vous. Il suffirait de les mieux connaître, pour leur faire la célébrité dont ils manquent, du moins, pour leur assurer un crédit dont ils restent dépourvus. Quel écrivain chantera la forêt de Soignes comme il se



BOIS DE LA CAMBRE

DE BRUXELLES

doit? Quel autre s'attardera au Parc de Tervueren, au bois des Capucins, pour en chanter les mérites odorants et fleuris? Tervueren et son Musée sont encore mieux connus à l'étranger que de vous. Il ne suffit pas d'une promenade nonchalante pour connaître, il faut connaître. C'est Paul Morand qui a découvert le Musée colonial et, après lui, Jacques-Emile Blanche. *La Magie noire* le mettra peut-être à la mode comme *De Degas à la revue nègre*. Quand l'engouement pour l'art nègre aura cédé le pas à ce sentiment plus simple de rendre aux artistes noirs, tout bonnement, la justice qu'ils méritent.

La Magie noire, Paul Morand, Jacques-Emile Blanche! Quel périple!

Albert Guislain

Découverte de Bruxelles

PHOTOS DE WILLY KESSELS

(Assistant : Léon Stons)

Edition pour la Jeunesse



L'ÉGLANTINE

BRUXELLES

1931

TABLE

CHAPITRE PREMIER, en forme de première préface, celle des petits	9
CHAPITRE DEUXIÈME, en forme de deuxième préface,	17
CHAPITRE TROISIÈME, en forme de troisième préface, pour faire suite à la deuxième	23
CHAPITRE QUATRIÈME et dernière préface	33
CHAPITRE CINQUIÈME. — Périples. — Les boulevards.	39
CHAPITRE SIXIÈME. — Par le Steenweg	61
CHAPITRE SEPTIÈME. — La Grand'Place	81
CHAPITRE HUITIÈME. — Flâneries	9
CHAPITRE NEUVIÈME. — Nouvelles flâneries	113
CHAPITRE DIXIÈME. — <i>Via populi, vox populi</i>	125
CHAPITRE ONZIÈME ou chapitre de gueule	143
CHAPITRE DOUZIÈME. — Squares, Parcs et Jardins publics	153
CHAPITRE TREIZIÈME. — Les Musées	173
CHAPITRE QUATORZIÈME. — Les Eglises	195
CHAPITRE QUINZIÈME. — Promenades centrifuges	211
CHAPITRE SEIZIÈME. — Premier épilogue	229
CHAPITRE DIX-SEPTIÈME. — Deuxième épilogue	245